PRIX, QUATRE—SOUS. Quebec, 13 Mai, 1843. Vol. 4.—No. 76.

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS.
GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ETRE, — SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vois où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par { L. AUBIN, *Rédacteur.* / Wm. H. ROWEN, *Imprimeur.* } No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année ou vol. se compose de 56 numéros et se devise en trimestres de 24, sans perte pour l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une *piastre* pour toute la province. Toute communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.—On insère *gratuitement* tous les article d'utilité et d'intérêt publics ; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous parligne.

Prix des Annonces. *Première insertion*, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au dessus de 6 lignes, 5 sous la ligne. *Chaque insertion subsuente* se fait au quart des prix ci-dessus,—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.

PRIMES.—On donne le journal *gratis* aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux encanteurs, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille *gratis*.

Melanges Litteraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

LA TACHE DE SANG.

(SOUVENIR DE LA CAROLINE DU SUD.)

I.

On a fait aux jeunes gens, je ne sais trop pourquoi, une réputation singulière : à consulter l'opinion générale, on croirait qu'ils ne songent qu'aux spectacles, aux femmes, aux dissipations de tous genres... Que la jeunesse actuelle aime le plaisir, cela me semble assez naturel ; que son âge, celui de l'enthousiasme et de l'effusion du cœur, la porte à se passionner ; mon Dieu cela ne m'étonne pas encore beaucoup ; mais lorsqu'on prétend que les jeunes gens d'aujourd'hui ne pensent qu'aux fêtes, aux plaisirs turbulents et dangereux, lorsqu'on me dit qu'ils sont ennemis du travail, des idées grandes et sérieuses, j'affirme qu'on se trompe. Sans doute, mon intention n'est point d'assurer que la partie studieuse, active et intelligente de la jeunesse est plus nombreuse que celle qui ne travaille qu'à contre-cœur et pour gagner son pain de chaque jour ; il y aurait exagération de ma part. Mais ma ferme croyance est qu'il existe bon nombre de jeunes gens sages, instruits et méritans, en dehors de ceux reconnus comme tels...

C'est du reste chez un de ces derniers que je veux vous introduire... Après une journée d'occupations multipliées qui ne lui faisaient jamais défaut dans l'importante maison de commerce où il travaillait, Alfred Morin se retirait habituellement dans sa petite chambre de garçon, où de temps en temps venaient de voir quelques amis. Comme il fréquentait peu le monde, il avait fait de son appartement un modèle de bon goût que je recommande à tous *les amans des loisirs studieux*, comme les appelle le divin poète André Chénier. En dehors des meubles et des accessoires indispensables, on remarquait des ornemens dignes d'un artiste. Sur la cheminée plusieurs statuettes d'un genre sérieux laissaient souffrir à côté d'elles de spirituelles charges de Dantan ; un petit piano droit de Pleyel restait presque toujours ouvert, décelant ainsi la faveur dont il jouissait auprès de son maître... Puis au-dessous, d'une bibliothèque composée d'ouvrages favoris et où les auteurs bien aimés pouvaient seul y prendre place, s'avançait une table surchargée de papiers, de lettres et de livres. Telle était la retraite d'Alfred, jeune homme de vingt-trois ans, homme d'affaires et de commerce jusqu'à sept heures du soir, mais artiste et littérateur une fois la nuit close. Ecrivain élégent et néanmoins ne s'étant jamais fait imprimer ; d'un caractère bon quoique parfois mélancolique, il s'était fait aimer de tous ceux qui avaient pu un peu apprécier le charme de son intimité. Comme il pensait sagement et qu'il raisonnait en homme qui sait la vie, on venait volontiers prendre conseil de lui.

Un soir d'hiver qu'Alfred était assis dans un fauteuil espagnol qu'il affectionnait beaucoup, se laissant aller à une rêverie dont la nature semblait triste et pénible, un léger coup se fit entendre à la porte de l'appartement. Une femme seule pouvait frapper ainsi. C'en était une en effet, une jeune fille de dix-huit ans, blanche et belle comme un ange du ciel, et dont le costume simple et modeste annonçait le goût le plus parfait. A cette apparition inattendue le jeune homme fit un mouvement de surprise.—Vous semblez étonné, Monsieur, dit la jeune fille, de recevoir ainsi une femme jeune et inconnue ! une visite de cette nature est contre tout usage établi, et prévient peu en faveur de celle qui ose braver la pudeur des règles de convenance adoptées par la société.—Et la jeune fille rougissait tout en parlant ainsi.—Cependant, continua-t-elle, j'espère que vous voulez bien m'attendre et ne me point juger. J'ai souvent entendu parler de votre caractère en termes si favorables, que je n'ai point hésité à venir confier mes secrets à votre honneur.

Pendant qu'Alfred écoutait la jeune fille, une ombre de réflection triste passa sur sa figure, mais aussitôt elle se dissipa, semblant céder à un mouvement du cœur. Lorsque ses traits eurent repris une expression douce et calme :—Parlez dit-il mademoiselle. Il suffit de vous voir pour sentir aussitôt du respect et de l'intérêt pour votre personne ; aussi vous n'aviez pas besoin de flatter mon amour-propre, pour être assurée qu'un secret inviolable serait réservé aux confidences que vous voudrez bien me faire. Parlez avec confiance, et si je puis vous être utile par des conseils ou par quelque démarche, dès à présent je crois pouvoir vous dire que je vous prêterai une assistance semblable à celle que peut prêter un frère.

— Vous me connaissez donc ?

—Jamais je ne vous avais vue, mais je crois avoir entendu parler de vous. Du reste, soyez sans crainte, je vous le répète, et parlez-moi comme à un frère, car j'aurai pour vous les mêmes égards et le même respect que si vous étiez ma sœur...

—D'après vos paroles, monsieur, reprit la jeune fille, je ne doute pas que vous ne soupçonniez ce Eugène de Logny, et les nombreux services que vous lui avez rendus, je n'hésiterai plus dès lors à vous parler.

A ces mots Alfred sembla perdre contenance. Heureusement la jeune fille ne s'en aperçut pas, parcequ'elle se recueillait avant de commencer son histoire. Après une courte pause elle reprit : Je me nomme Amélie Goran, j'avais onze ans lorsque je perdis mon excellent père, qui fut tué en duel... Après un veuvage de plusieurs années, ma mère, voyant qu'avec l'économie la plus rigide ses ressources lui suffisaient à peine pour vivre ; ma mère s'aperçevant que je grandissais et voulant me rendre l'avenir doux et facile, consentit à épouser M. Heurtas, homme riche, mais jaloux, défiant, emporté, qui la fit mourir de chagrin.... Voilà dix-huit mois que ma pauvre mère n'est plus. A son lit de mort et devant son intime amie, Mme de Logny, elle me raconta un rêve terrible qu'elle avait eu la veille de la mort de mon père, et me fit promettre de ne jamais épouser un homme dont les mains auraient été tachées du sang d'un autre.

Il y eut une nouvelle pause pendant laquelle Amélie et Alfred cherchèrent à surmonter leurs douloureuses pensées.

—Depuis que je me trouve orpheline, reprit Amélie, obligée de vivre chez M. Heurtas, je ne saurais vous dire toutes les amertumes de mon existence. Je ne sors de mon isolement que pour visiter Mme de Logny, qui est la seule personne qui vienne me voir. Ayant depuis longtemps perdu son mari, cette excellente amie se fait toujours accompagner par son fils. C'est ainsi que j'ai vu Eugène plus souvent, d'une manière plus intime, et que nous avons appris à nous aimer. Cet amour prévu par la mère d'Eugène et par la mienne aussi, je suppose, apportait quelque adoucissement à mon sort ; j'espérais que bientôt il le changerait tout-à-fait. Dois-je l'espérer encore ?

Il n'y eut pas de réponse à cette question de l'intéressante jeune fille.

—Vous ne me répondez pas, monsieur, et pourtant vous devez, dit-elle, comprendre combien je souffre, combien nos appréhensions sont cruelles. Hier Eugène et sa mère sont venus me voir. Depuis quelque temps M. Heurtas semblait prendre plaisir à nous gêner de sa présence ; mais hier, il affecta je ne sais quelle sorte de galanterie envers Mme de Logny, il la reconduisit même jusqu'à sa demeure, ce que jamais il n'avait fait et dont Eugène parut fort contrarié. Enfin depuis hier au soir je me meurs d'inquiétude ; je n'ai pu reposer la nuit dernière. Cet après-midi fatiguée, épuisée par les préoccupations de mon esprit, j'ai voulu prendre quelque sommeil, je n'ai point dormi, mais un assoupissement lourd et pénible s'empara de moi et c'est alors qu'un songe affreux....

Un coup vif et fort se fit entendre à la porte. Alfred tressaillit : N'entrez pas, dit-il aussitôt d'une voix émue.

Amélie, pâle et éperdue, semblait avoir perdu l'esprit. Oh ! monsieur, je suis menacée de quelque malheur ; de grâce que personne ne me voie, que je ne sois point déshonorée aux yeux du monde !

Un second coup se fit entendre et une main se posa sur le bouton de la porte. Alfred courut empêcher qu'on ouvrît ; un moment s'écria-t-il, un moment de grâce.

Et pourquoi donc, fit une voix du dehors, ne sais-tu pas que nous n'en avons aucun à perdre ?

—Oh ! c'est-lui, ne l'empêchez pas d'entrer. Et en parlant ainsi, tout agitée, toute tremblante, la jeune fille se précipita vers la porte.

Alfred se voyant entre deux dangers imminents, deux volontés plus fortes d'activité que la sienne, perdit, ainsi qu'il arrive souvent, l'énergie d'action qui lui était nécessaire, en se laissant aller à une analyse mentale des périls de sa situation. Le bras qui poussait la porte du dehors fut plus fort que le sien, la porte s'entr'ouvrit et Amélie s'avança vivement pour faire entrer l'étranger.

—Oh ! de grâce, lui dit-elle, venez me rassurer.

Eugène de Logny, consterné, regardait son ami dont les traits semblaient bouleversés, puis se tournant vers la jeune fille : Quoi lui dit-il, Amélie vous ici !

—Oui, moi ici : moi inconnue à M. Alfred Morin, au risque de me voir déconsidérée, je suis venue le trouver, car je n'ai pas osé communiquer mes craintes à votre pauvre mère et j'ai préféré les confier à un homme d'honneur que je suis votre ami.